

Les provinciales

« Ce n'est que dans la langue maternelle qu'on peut dire la vérité.
Dans une langue étrangère, le poète meurt... » PAUL CELAN.

L I V R E

F R A N Ç A I S

L A N G U E

M O R T E

I S B N

9 7 8 - 2 -

9 1 2 8 3 3 - 6 3 - 1

1 7 0 P A G E S

1 8 E U R O S

D I F F U S I O N

S A L V A T O R

P A R U T I O N

2 6 M A R S 2 0 2 0

A U T E U R

R I C H A R D

M I L L E T

C O N T A C T

P R E S S E

O L I V I E R

V É R O N

0 6 4 5 7 0 2 9 0 5

contact@les

provinciales.fr

Dans son *Journal* du début des années 2000, qui paraît en ce moment, RICHARD MILLET se posait cette question : « *N'ai-je pas dans le langage, dans la langue française, une confiance démesurée, quasi sainte, donc naïve ?* » Un peu plus loin il donnait la réponse parfaitement légitime de HUGO VON HOFMANNSTAHL en 1927 : « *Oui, la langue est tout ; mais par-delà, et derrière elle, il y a autre chose : la vérité et le secret. Et c'est à condition de ne pas oublier cela que l'on peut dire : la langue est tout.* » On peut apporter alors, par la parole et par l'écriture, « *une contribution à la vie spirituelle de la nation*¹. »

Or « *l'une des choses les plus remarquables de ces dernières décennies aura été la destruction de la langue française par ses utilisateurs mêmes* », relève aujourd'hui RICHARD MILLET. Une langue en effet ne vit que pour (se) dire, oser énoncer sa propre vision du monde et elle ne peut (se) transmettre à un peuple et s'adresser aux autres nations qu'en demeurant rigoureusement fidèle à ses propres exigences, les seules qui puissent être réellement significatives, éducatrices et intégratrices. « *Aujourd'hui que cette langue est en plein déclin, ce qui m'attriste le plus c'est de constater que les Français n'ont pas l'air d'en souffrir* », disait déjà CIORAN, « *et c'est moi, rebut des Balkans, qui me désole de la voir sombrer.* » Sans sa langue nationale, aucune nation d'Europe ne peut être reconnue pour ce qu'elle est, dans son expérience et son rôle historiques, son accent singulier, et elle ne risque pas non plus de se voir respectée par ses visiteurs : « *elle n'est plus qu'une Babel horizontale où se défont les cultures – une zone intermédiaire où des ersatz de peuple vivent en accéléré le passage que remarquait Chateaubriand de la forêt au désert.* »

Dès qu'apparurent ses premiers livres, le romancier RICHARD MILLET avait joué franc jeu et entrepris une réflexion continue sur ce qu'il a appelé *le sentiment de la langue* (La Table Ronde, 1986, 1990, 1993), décrivant la vie profonde du langage comme ce rapport personnel à la vérité que permettent seules les ramifications intérieures de la langue maternelle : « *Nul autre nationalisme, aujourd'hui, que le sentiment de la langue : sentiment exacerbé, injuste et nécessaire, qui fait la solitude étrange de l'écrivain*²... » Mais que se passe-t-il lorsque celui-ci voit sa propre langue natale devenir étrangère au peuple que cette langue avait façonné pour accueillir précisément son héritage littéraire ? Il disparaît, il s'exile en lui-même ou il est écarté. RICHARD MILLET explore toutes ces possibilités. « *Nous ne sommes menacés que de l'intérieur*³ », cependant « *notre solitude est aussi politique*⁴. Si dans une nation il n'y a plus de « sentiment de la langue », en un sens il n'y a plus de langue, plus de nation non plus.

À partir de *Désenchantement de la littérature* et *L'Enfer du roman* (Gallimard, 2007 et 2010), il explora de l'intérieur les mécanismes de destruction de ce « *mythe que (notre) langue était devenue pour nous* », décrivant le processus de dépossession de la « *linguistique* » intime et pour ainsi dire vitale à l'écrivain comme à l'enfant du pays, grâce à laquelle la connaissance que nous avons « *de la syntaxe et de l'étymologie*⁵ » nous dispose à parler. « *La littérature, d'une certaine façon, est morte avec la culture générale, laquelle reposait en grande partie sur un sentiment de la langue dont l'amour semble aujourd'hui appartenir à un vocabulaire obsolète*⁶. » On peut crier ou balbutier pour faire entendre des besoins primordiaux, mais on ne parle vraiment qu'en sa langue et « *on n'écrit pour rien d'autre que pour rendre hommage à la langue, la louer, ou simplement témoigner d'elle*⁷. » Mais ce que nos institutions nationales ont opéré officiellement « *dans l'enseignement comme dans la littérature* », c'est le « *sacrifice* » des exigences, des difficultés par conséquent des héritages de notre langue, au point de transformer celle-ci en « *un simple outil de communication* », mieux adapté aux simplifications du commerce mondial et des migrations. « *Le roman policier, la science-fiction, la bande dessinée* » ont ainsi entraîné la littérature « *dans le vertige de leur lisibilité immédiate* » – c'est-à-dire dépourvue de couches de sédimentation historique, c'est tout ce qu'il reste « *aux peuples ayant renié la tradition*⁸. »

« *Ce que je cherche à démontrer relève donc de la dimension morale du goût*, écrit RICHARD MILLET : *la majeure partie du roman contemporain, où s'incarne la postlittérature, est la version sentimentale du nihilisme.* » Il s'agit là d'une « *imposture qui se produit universellement* » et qui n'est qu'« *un instrument du mensonge général, une falsification, un dévoiement...* » Cette falsification « *peut faire passer la représentation pour l'essence, donc pour la vérité*⁹. »

TSVP

Il y a quelques années, alors qu'il était devenu un éditeur « important », « faiseur de Goncourt » disait-on, chez Gallimard, un de ses livres s'avéra assez catastrophique pour RICHARD MILLET, *Langue fantôme*, dans lequel il constatait que la France devenue « république bananière de la littérature » et l'édition française une production factice avaient trouvé leur place dans la guerre générale lancée contre la culture en Occident, « la guerre du faux ». Comme MALAPARTE à propos du livre génial qui lui avait valu la prison et la déportation sous MUSSOLINI, il aurait presque pu écrire à son propos : « Je hais ce livre. Je le hais de tout mon cœur. (...) Il est à l'origine de toutes mes misères. (...) C'est de ce livre qu'a pris naissance la stupide légende qui fait de moi un être cynique et cruel, cette espèce de Machiavel déguisé en cardinal de Retz, que l'on aime voir en moi : qui ne suis pourtant qu'un écrivain, un artiste, un homme libre qui souffre plus des malheurs d'autrui que des siens¹⁰. » De manière « surprenante » il était haï, tandis que c'est « le soldat perdu » de cette nouvelle guerre, ANDERS BREIVIK, la « dérive » innommable de celui-ci dans cette « guerre qui ne dit pas son nom », qui étaient détestables et se trouvaient être les symptômes hallucinants d'un « naufrage » de civilisation, la « quasi-damnation » de BREIVIK s'inscrivant dans « la perte d'innocence et d'espoir », la « décadence » de l'Occident, le « mouvement par lequel l'Europe s'est déshistorisée » : une descente collective dans les cercles de l'Enfer.

Cette description eut le don d'exaspérer un collectif d'auteurs qui exigèrent sa mise à pieds. Ils l'obtinrent. La désaffection à l'égard de la (vraie) littérature a bien entendu à voir avec le « refus d'hériter¹¹ », répète RICHARD MILLET car, comme l'avait bien vu MICHAËL BAR-ZVI, « par peur de voir renaitre une génération de héros, les éducateurs renoncent à cette universalité fantastique d'un imaginaire commun qui se trouve dans les mythes, les lettres et les légendes des anciennes cultures. Ils n'y voient que la nostalgie du vieil ordre que c'est grâce au maintien d'une dimension héroïque en l'homme que l'on peut éviter la démesure ou l'idolâtrie¹² ». Ceux qui s'insinuent alors dans le vide ne ressemblent qu'à des monstres. Le « refus de la dette, de l'héritage, de la tradition », en effet, ce « refus d'enseigner la langue » ne nous préserve aucunement de l'histoire et des violences qu'elle charrie, tandis que l'on peut dire au contraire que « les devoirs envers la langue sont en même temps (...) des devoirs envers l'être humain¹³ », dans ce qu'il a de plus précieux. L'attention à la personne, en Occident, n'a pas jailli de nulle part, et « seule l'invention de l'individualité par le christianisme a rendu possible ce que nous appelons littérature, au sens moderne du mot¹⁴ ». Si elle se perd à présent dans les marais de la cruauté, c'est parce qu'éloigner un peuple de son origine, c'est lui retirer l'idée même de son propre jugement, de sa postérité. « La littérature était, dans l'apprentissage de la langue, le seul lien immédiat, comme naturel, avec son origine – donnant du moins le sentiment d'une origine commune. » Sans un sentiment d'appartenance, on ne peut même plus croire à la postérité de l'écrivain. « Nous écrivons pour une nation posthume qui se souviendra de nous en une autre langue qu'on appellera français faute de mieux. »

Français langue morte apparaît donc comme un des derniers signaux du naufrage quelque temps avant notre disparition programmée. À propos d'un précédent livre (*Israël depuis Beaufort*, Les provinciales, coll. « Israël et la France », 2015), MICHAËL BAR-ZVI écrivait : « Pour Millet, la guerre est un texte qui s'insurge contre le mensonge, et la littérature sert à rendre à la vérité toute sa lisibilité, à condition de nous libérer de nos peurs, de nos faiblesses et de notre aveuglement¹⁵. » RICHARD MILLET ne se contente pas d'expliquer en quoi la trahison de la langue nationale a fini par être retournée contre lui (obligeant ses filles « à cacher que je suis leur père », depuis le fracas de son licenciement public), mais il indique que la mise à l'isolement de l'écrivain annonce, depuis l'« angle mort de la vérité littéraire », la disparition du sujet réduit à l'animalité et incapable désormais de se penser, de s'exprimer et de se prononcer comme homme : « L'expérience peut-elle être autre chose qu'une expérience dans le langage ? » Le texte final, « L'Anti-Millet » commence avec ces simples mots : « J'ai été écrivain dans la France littéraire... » et précise que s'il continue à écrire, c'est « pour achever ce que j'ai entrepris, il y a plus de trente ans, mon expérience ne s'inscrivant pas dans la perspective d'une carrière littéraire, mais dans celle de ma propre mort ; en cela elle est irréversible. » L'« utopie » du village de Siom en Corrèze qu'il avait inventée pour servir la chronique rurale de cette France qui se perd (depuis les années cinquante et soixante) dans les cendres, au fil de nombreux livres dont *La Gloire des Pythre*, *L'Amour des trois sœurs Piale* et *Lauve le pur* (POL, 1995, 1997, 2000), ou *Ma vie parmi les ombres* (Gallimard, 2003) – « une civilisation qui avait duré des siècles » – n'est plus que l'absente d'un monde définitivement éteint (sauf miracle). « Je ne suis plus lié à l'Histoire de la France que par ma langue – tout ayant été décrété obsolète, ou bien relativisé, déconstruit, épuré. » Reste le « style », « ce stylet par quoi déchirer la toile du mensonge ». L'écriture de RICHARD MILLET s'est voulue la « mémoire d'un chant ». Limogé pour avoir évoqué la « langue fantôme » des nouveaux « apparatchiks » de la littérature, semblable à « la destruction des villes par les architectes » dans une France révolutionnaire « frappée d'insignifiance », il adresse poste restante le triste (ou peut-être pas) épilogue que voici.

OLIVIER VÉRON.

1. *Journal (2000-2003)*, t. 3, PGDR, 2020, pp. 10, 71.
2. *Le sentiment de la langue*, I [1986], II [1990], III [1993], prix de l'Académie française, La Table ronde, 1993, p. 24.
3. *Ibid.* p. 25.
4. *Déchristianisation de la littérature*, Léo Scheer, 2018, p. 49.
5. *Le sentiment de la langue*, I, p. 26.
6. *Langue fantôme*, PGDR, p. 71.
7. *Ma vie parmi les ombres*, Gallimard, 2003, p. 176.
8. *Langue fantôme*, pp. 70-71, 79.
9. *L'enfer du roman*, Gallimard, 2010, pp. 11, 13.
10. Curzio Malaparte, « Que la défense de la liberté "ne rapporte pas" », Paris, mai 1948, in *Technique du coup d'Etat* [1931], Grasset, 1948.
11. *Langue fantôme*, pp. 16, 24, 108-110.

12. Michaël Bar-Zvi, *Pour une politique de la transmission. Réflexions sur la question sioniste*, Les provinciales, 2016.
13. Richard Millet, « Après la littérature », in *Lire Richard Millet*, PGDR, 2015, pp. 35, 41.
14. *Déchristianisation de la littérature*, p. 13.
15. *Information juive*.

Les provinciales

« L'histoire tout entière, comme si elle était vécue et soufferte personnellement. »